

TEMLON

II

BILAL HAMDAD

LIBÉRATION, 27 octobre 2025

Le portrait Bilal Hamdad, lignes de fuite



Bilal Hamdad, dans son atelier à Paris, le 24 octobre 2025. (Mathilde Mazars/Libération)

Par **Gilles Renault**

L'effet a beau s'estomper à mesure que l'on s'approche des œuvres, de loin, l'impression n'en demeure pas moins saisissante : les tableaux ressemblent à s'y méprendre à des photos. A ceci, deux explications plausibles : d'une part, la technique affirmée du peintre franco-algérien Bilal Hamdad, qui s'émancipe dans un naturalisme 2.0 à la fois fringant et solidement construit. Et d'autre part, les lieux et sujets représentés, en lien étroit avec le présent citadin. Ainsi reste-t-on pantois devant cette vingtaine d'huiles sur toile, parfois immenses, montrant, ici un garçonnet noir, le pied posé sur sa trottinette ; là, une tablée à la terrasse d'un café. Ou encore, ce saisissant grouillement à la sortie du métro Barbès-Rochechouart, avec vendeur à la sauvette de maïs, usagers, agents de nettoyage...

«La vie telle que je la vois. Un quotidien où je me permets juste de glisser des références et de jouer avec les codes, tout en restant accessible», plante l'artiste, qui s'inspire, en général, de photos prises au gré de ses pérégrinations parisiennes. *«L'été, de préférence, un jour sur deux, je pars en balade avant le coucher du soleil. Cela me permet de constituer une banque d'images, sur le principe d'un carnet de croquis, isolant une silhouette, un chien, etc., qui intégreront des dossiers à partir desquels j'imaginerai des compositions.»*

Ferré par le milieu arty ces dernières années, où la rumeur a un peu couru de Cannes à Bruxelles, Bilal Hamdad accède aujourd'hui à un piédestal. Car il y a comme un choc civilisationnel à voir le tapis rouge déroulé sous ses pieds, dans le lustre du Petit-Palais, singulier musée parisien plein de vitalité et d'audace sous des faux airs replets, qui l'a convié à venir dialoguer avec ses «stars» que sont Gustave Courbet, Claude Monet ou Edouard Manet. L'exposition s'intitule «Paname» et, du haut de ses 185 centimètres, silhouette athlétique irradiant un doux sourire, le coucou qui tape l'incruste supporte avec brio une comparaison présumée écrasante.

Une quinzaine de stations séparent l'écrin monumental, de l'atelier logement *«pas grand, mais bien, avec une petite chambre et une salle de bains au premier»*, où dans le calme d'une allée sans cachet du XIXe arrondissement de Paris, l'artiste reçoit, entre chevalet, châssis, canapé en velours, télé à grand écran plat et toile cirée. Un antre aussi peu douillet, avec ses murs et carrelages blancs, que l'hôte, lui, se montre posément affable. C'est là que Bilal Hamdad réside depuis 2023, sa femme, Asmaa, une Algérienne ingénieure en mécanique de formation, l'y ayant rejoint l'an dernier.

Là aussi que s'articulent les studieuses journées d'un artiste qui se définit également comme *«entrepreneur»*. Une casquette qui accapare les matinées, entre tâches administratives et mails auxquels il faut répondre. Le volet créatif étant plutôt réservé aux après-midi, souvent prolongées, sur fond de musique, livres audio ou podcasts. Un process que régissent les mêmes étapes intérieures, concède celui qui prise les couleurs bleues et se méfie des jaunes : *«Je prends toujours beaucoup de plaisir à commencer une toile. Puis l'enthousiasme se met à décliner vers le milieu de sa réalisation. J'efface, je tente autre chose pour que ça tienne... et à la fin, ça devient vraiment difficile. Raison pour laquelle je travaille trois ou quatre tableaux à la fois, afin d'essayer d'y remédier. Mais je reste un insatisfait permanent, enclin à se focaliser sur le détail qui cloche, et qui, en définitive, s'en remet au regard de proches, aptes à me rassurer.»*

Bilal Hamdad ne signe qu'une quinzaine de toiles par an, la plus grande du Petit-Palais, accrochée à peine sèche, ayant nécessité six mois d'élaboration. Les tarifs, fixés par sa galerie, Templon, parmi les plus cotées de Paris, oscillent entre plusieurs milliers et plusieurs dizaines de milliers d'euros. Des sommes indéniablement rondelettes, mais pas vertigineuses, dans un univers qui sait donner le tournis, la valeur montante continuant de présenter les signes extérieurs d'un jeune homme indifférent aux falbalas. Le chemin parcouru n'y est sans doute pas pour rien. Bilal Hamdad a vu le jour en Algérie, dans un village à une quarantaine de kilomètres de Sidi Bel Abbès. *«Nos parents avaient beau être affectés par la décennie noire [la guerre civile, qui meurtrira le pays entre 1991 et 2002, ndlr], nos journées restaient assez insouciantes et plutôt joyeuses, malgré peu de moyens. On traînait dans la rue, ou chez les voisins»,* précise le cadet de quatre frères et sœur, dont la mère, malade, disparaîtra alors qu'il n'a que 25 ans.

«Bon élève» en primaire, le niveau fléchit ensuite et, longtemps, le gamin imagine son salut dans la pratique du foot. Joueur défensif, au poste de libéro aimant l'idée de *«n'avoir personne d'autre que le gardien derrière [lui]»*, l'ado entrevoit même la perspective d'une carrière professionnelle. En vain. Que faire de ses dix doigts ? Bilal Hamdad ne connaît pas *les Footballeurs*, la série de tableaux d'un Nicolas de Staël subjugué en 1952 par l'atmosphère du Parc des princes ; mais son père multitâche (ingénieur, enseignant, fermier, décorateur de théâtre) est aussi un peintre pas manchot, qu'une chaîne algérienne vient une fois filmer à domicile. De même qu'un jour, un «tonton Cristobal» est rentré des Amériques avec *«une grande boîte de couleurs»* en offrande.

Formé dans sa ville natale, Bilal Hamdad franchit la Méditerranée, comme on dirait «le Rubicon», et c'est aux beaux-arts de Bourges que se nouent les premiers contacts avec une patrie d'adoption où il travaillera ensuite, cinq années durant à Paris, chez Moynat, un malletier prisé dans l'industrie du luxe. Raison sans doute pour laquelle, désormais acclimaté à la cyclothymie hexagonale, il persiste en premier lieu à qualifier le bon peuple de France de *«perfectionniste»*. Et préfère fermer les écoutilles sur une agitation socio-politique, de son point de vue si *«stressante»*, qu'il vaut mieux s'en tenir *«éloigné»*. Au risque de ne pas se mouiller : en imaginant que la prochaine Coupe du monde de foot accouche d'un France-Algérie, pour qui le cœur du binational *«positif»* battrait-il le plus fort ? *«L'Algérie, car je n'oublie pas d'où je viens»,* tranche le trentenaire. Non sans prendre la peine de téléphoner, le lendemain de l'échange, pour préciser qu'il ne faut surtout pas se méprendre sur ce choix, uniquement sportif.

1987 Naissance à Sidi Bel Abbès (Algérie).

2010 Diplômé des beaux-arts à Sidi Bel Abbès.

2012 Arrivée en France.

2018 Diplômé aux Beaux-Arts de Paris.

2019 Première expo parisienne à la H-Gallery.

Jusqu'au 8 février 2026 [**«Paname»**](#) au Petit-Palais.